

Nous sommes, dès notre enfance, plongés dans des étuves moroses où on nous accable sous des phrases latines et grecques, sous des chiffres et des nomenclatures de sous-préfectures ; les programmes ne nous laissent pas le temps de penser ; dans les œuvres latines et grecques, on n'évoque nullement la beauté, l'harmonie, la profondeur : on nous y montre des accents et des verbes qui ont des « temps primitifs » difficiles. L'histoire n'est pas un tableau des misères humaines, des héroïsmes et des fautes, c'est une « chose à savoir », voilà tout. Et de loin, l'on nous désigne l'étape du « baccalauréat », ce cauchemar du parchemin végétal, qui est, d'après les plus récents programmes, la cause unique, la cause efficiente de Sophocle et de Descartes. Les récréations sont absorbées par la déglutition de divers chocolats, par des discussions sur les leçons du jour et de vaniteuses confidences sur... Les parents, pendant ce temps, font miroiter devant les yeux de l'enfant tous les avantages que lui procureront une place de professeur, une étude de notaire ou les épauettes de capitaine. Puis, sans qu'une réflexion ou une mélancolie (sauf au cas d'une « mauvaise place ») ait ennobli cette jeune âme ignorée, le baccalauréat arrive — et des moustaches. L'éphèbe sort du lycée, entre à la Faculté. Tout de suite, le Doyen lui assure que, s'il y met de la bonne volonté, « son avenir matériel » (car on ne pense qu'à celui-là) est assuré, et, rassuré, l'éphèbe s'abandonne à la torpeur grasse que le temps présent et le positivisme ont jetée sur ses épaules. Il se persuade tacitement qu'il n'est pas *un homme*, mais une partie de la foule, qu'il est venu au monde non pour être « quelqu'un », mais pour gagner de l'argent, manger, boire (le plus possible), « travailler » consciencieusement et être nommé chevalier de la Légion d'honneur. Il appartient tout entier à la Faculté, fera des excuses aux agents après avoir cassé des réverbères, pour que M. le doyen ne l'exclue pas de l'honneur d'apprendre que Chateaubriand est un auteur chez qui la voyelle *a* est de beaucoup la plus fréquente, et que les 17,30 des manuscrits de Thucydide sont sur papier de soie. « Au cercle », l'odeur d'alcoolisme, de nicotine, nivelle autant que la pesanteur des cours les âmes des étudiants ; là, ils « feront un billard » et se prépareront ainsi à former des esprits. »

MAURICE BARRÈS

(Extrait de l'article : Révoltés et Résolus. *Journal* du 22 décembre.)

geois.

L'anarchie considère au contraire la question d'un point de vue notablement plus élevé ; le bourgeois n'est pas, pour l'anarchiste, l'homme qui possède, c'est, suivant la juste expression de Flaubert : *tout homme qui pense basement*.

Le bourgeois, c'est l'être rapace et bas dont toute la moralité a pour mesure l'oscillation des valeurs de la Bourse ou les fluctuations du salaire. Ce bourgeois-là existe dans toutes les classes de la société, on en trouve sous le frac et sous la blouse. C'est l'être servile dont l'intelligence ne va pas plus loin que son intérêt immédiat ; l'homme qui respecte la morale, la propriété, la famille et la religion, non pas par amour, mais parce qu'on lui a dit d'y croire dès l'enfance ; celui qui n'admet pas que le monde puisse changer ; qui aime l'ordre parce que l'ordre c'est la sauvegarde *des affaires* ; qui aime à trouver chaque jour une opinion toute faite dans son journal pour ne pas avoir la peine de penser lui-même ; celui enfin dont tous les actes ont pour mobile les plus basses combinaisons de l'égoïsme, de la lâcheté et de l'hypocrisie. Voilà le bourgeois tel que l'entend l'anarchie, peu importe sa position sociale ; disons du reste qu'il est légion.

Ne sont pas des bourgeois ceux qui repoussent toutes hypocrisies, qui savent penser autrement que par les autres, qui voient dans le monde autre chose qu'une boutique et un comptoir, qui savent libérer leur cœur et leur esprit, qui ne sont ni les esclaves d'un homme ni les chiens dociles d'une majorité.

E. RENOULT.

(Le *Figaro*, réponse envoyée à une question posée par ce journal).

MÉLANGES ET DOCUMENTS

Descartes exigeait qu'on se séparât de toutes ses opinions pour se mettre dans un doute qui prépare à trouver la vérité ! — Je voudrais de même quand on veut étudier la politique, qu'on pût se détacher de son état. Je voudrais qu'on se déliât de soi. — Avant de bâtir un système je souhaiterais qu'on se demandât, si la loi qu'on envisage ne nous est point inspiré, à notre insu, par une certaine habitude qui nous incline à croire que ce qui favorise *notre ordre et nous indirectement*, est tout ce qu'on peut imaginer, de plus sage. Un sot qui n'a eu quelque sorte d'existence que par sa croix d'évêque, le cordon dont il est barré, son régiment, sa charge à la cour ou au parlement est incapable de cet effort sur lui-même, et je le crois incapable d'étudier la politique.

MABLY, (Etude de la politique, 1776.)